

DOSSIER

Agro-écologie

S'adapter : la clé des «bonnes pratiques» ?

Depuis 1994, les agriculteurs du Ceta Hauts de Somme travaillent à la meilleure équation entre rentabilité de leurs exploitations et préservation de l'environnement.



Tous les mardis, les agriculteurs du Ceta se retrouvent pour un tour de plaine. Ici, Guillaume Henne, président, et Alexandre Klein, technicien.

«L'agro-écologie ? Un mot à la mode pour désigner notre agriculture de tous les jours», affirme Guillaume Henne, président du Ceta (Centres d'études techniques agricoles) Hauts de Somme. Le terme ne fait pas partie du langage courant des soixante-quatre agriculteurs adhérents, mais leurs pratiques visent pourtant bien à diminuer les pressions sur l'environnement.

L'objectif de tous est d'abord d'obtenir de bons rendements, avec un minimum de charges. Le tout, en veillant à ce que «les gens se sentent bien avec ce qu'ils font». Certains sont engagés individuellement dans des démarches environnementales. Comme Guillaume Henne, polyculteur à Moislains, certifié Global GAP (Good agriculture practice, une reconnaissance internationale des bonnes pratiques), pour ses pommes de terre.

Dans le rôle du «médecin généraliste» du Ceta, Alexandre Klein, technicien et conseiller, sillonne les quelque 11 000 hectares des adhérents, dans un secteur de 20 km autour de Péronne. Un travail de recherche de systèmes «polyvalents et adaptatifs», assure-t-il. Car le climat est variable, et les agriculteurs - dont seulement trois éleveurs - ont des techniques différentes : labour, non-labour, traitements à bas volume, etc. «Nous voyons cette multitude comme un enrichissement dans nos échanges.» Les systèmes qui fonctionnent le mieux ? «Tout dépend de l'agriculteur et de sa motivation.»

Parmi les initiatives : le choix de variétés plus résistantes aux maladies, l'optimisation des couverts végétaux, ou encore l'utilisation de compost pour remplacer la fumure minérale. «Il coûte moins cher et il est riche en carbone et en azote.» Éléments dont sont friands les organismes vivants du sol.

Autre exemple, la vieille bineuse de Guillaume Henne n'est pas prête à prendre sa retraite.

«On a toujours fait du binage des betteraves, car un binage vaut deux arrosages et supprime un désherbage.» Pour éviter la stimulation de pousses des adventices, à réaliser «soit avant la fermeture des rangs, soit à 6 ou 8 feuilles avant un désherbage chimique».

Les pratiques des agriculteurs du Ceta évoluent sans cesse. «Traditionnellement, quelques-uns labouraient leurs terres rouges en novembre. Ils ont intégré qu'ils pouvaient parfois s'en passer. Cette année, la préparation du sol s'est faite par deux déchau-mages, en été et en décembre, un couvert végétal, et le gel a fait le reste du travail.»

Projet Casdar

Pour pousser ses recherches, le Ceta s'est récemment lancé dans un projet Casdar (Compte d'affection spécial au développement agricole et rural), que pilote la Chambre d'agriculture de la Somme. Il regroupe une dizaine d'agriculteurs aux pratiques différentes. Chacun d'eux met une parcelle à disposition, qui est passée au crible : profil cultural, analyse biologique et physico-chimique... «Nous dressons l'état initial, puis nous mettons en place un suivi pour améliorer la vie du sol.» Rendez-vous dans trois ans pour plus de résultats.

Dans ce cadre, Guillaume Henne a fourni une parcelle qu'il n'a pas labourée depuis dix ans. «Une terre argileuse à silex, difficile à travailler au printemps», explique-t-il. Lui essaie de labourer le moins possible ses 250 ha. Mais pour certaines cultures, comme les betteraves, ou certaines années trop pluvieuses, le polyculteur n'hésite pas à ressortir sa charrue. «Pour moi, l'agro-écologie, c'est surtout de s'adapter au contexte. Et c'est d'abord de l'agronomie, cœur de notre métier.»

Alix Penichou

Engagés depuis les années 1970

L'ancêtre du Ceta était un GVA (Groupe vivre en agriculture), géré par la Chambre d'agriculture de la Somme. Lorsqu'un terme a été mis aux GVA, en 1994, est né le Ceta Hauts de Somme. Parmi les actifs de l'époque, Jacques Henne, le père de Guillaume, témoigne : «On a créé le groupe dans les années 1970, car nous voulions un conseil indépendant. La motivation était économique, mais déjà aussi environnementale.» Parlaient-ils agro-écologie ? «On parlait beaucoup de travail du sol. On essayait de réduire les doses et d'utiliser le moins de phytos possible. On n'a rien inventé. Aujourd'hui encore, on ressort les outils qu'on avait mis de côté pendant un temps.»

Le GIEE «synergies culture-élevage» de l'Oise

Il est l'un des premiers groupements d'intérêt écologique à s'être constitué dans les Hauts-de-France et le premier dans l'Oise. Retour d'expérience.

Basé dans le territoire de la Picardie Verte et du Pays de Bray, ce collectif est constitué de vingt exploitations divisées en deux sous-groupes. Le premier travaille uniquement sur les synergies culture et élevage au sein d'une même exploitation conventionnelle en polyculture-élevage. Le second, constitué autour de l'agriculture biologique, s'est spécialisé en élevage ou en culture. «Notre idée de départ était de se dire que l'on a des exploitations agricoles qui se spécialisent soit dans la culture, soit dans l'élevage, en essayant d'intensifier un maximum les deux ateliers, mais de façon très indépendante. On sait que l'idéal agronomique est la polyculture-élevage. Du coup, l'objectif est de trouver l'optimum technique qui fait que l'on arrive à maximiser l'atelier culture et l'atelier élevage, en tentant de trouver un juste équilibre entre les deux afin de dégager des marges économiques, mais aussi environnementales. C'est là que l'agro-écologie intervient !», souligne Vincent Yver, agriculteur et animateur du GIEE «synergies culture-élevage».

Dès lors, le collectif a constitué un petit groupe d'agriculteurs «test», prêts à faire des expériences dans leurs exploitations pour obtenir des premières références, par exemple, dans une exploitation conventionnelle en polyculture-élevage. Il s'agit de remettre des prairies temporaires dans les rotations cultures. Au lieu du faire du maïs, du blé et du colza tous les trois ans, l'agriculteur réalise des rotations plus longues sur cinq à sept ans avec l'intégration des surfaces en herbe dans ces rotations culture. Ces dernières sont valorisées par le troupeau via ces herbes et permettent à la rotation de gagner en produits phytosanitaires. De plus, l'agriculture gagne en matière d'azote et d'engrais, puisque ces derniers sont générés naturellement. Une autre façon de faire, puisque l'agriculteur doit se mettre à l'esprit que ce n'est plus un travail à l'année, mais sur du moyen ou long terme.

Reconceptions de systèmes

Le GIEE de l'Oise «synergies culture-élevage» incite les agriculteurs à se regrouper en collectifs, afin de porter un projet pluriannuel de modification ou de consolidation de leurs pratiques agro-écologiques. Le faire collectivement permet à chacun d'éviter d'avoir, tout seul, à assumer des normes, des contraintes, et de faire de l'enjeu environnemental un élément de dynamique collective. La particularité de ce collectif est d'avoir réalisé un travail sur des ateliers, appelés «reconceptions de systèmes». Le groupe fait un travail de veille en étudiant les différentes techniques qui leurs semblent pertinentes. Suite à ce travail de veille, des ateliers dits de «conception» sont mis en place dans les exploitations des différents membres du groupe. Accompagnés par l'organisme de recherche Agro-Transfert, l'originalité de ces ateliers réside dans la méthode de travail. En effet, ce sont les agriculteurs eux-mêmes qui sont considérés comme «des experts» et qui, durant toute une journée, répondent et proposent des scénarios d'évolution à l'agriculteur qui les accueille, en fonction d'une cible définie.

Cette méthode met réellement au centre le groupe et ses savoirs. Les règles sont simples : la participation active de chacun, pas de jugement et surtout aucune limite. «On essaye de trouver la meilleure solution possible au niveau agro-économique et environnemental. Que ce soit de manière radicale ou non, on trouve des solutions parce que l'on essaye d'éviter de se mettre des frontières par rapport à des innovations techniques. On teste également de nouvelles méthodes pour amener ces innovations afin de créer des changements dans les exploitations. En termes de productivité, si on sera un peu moins productifs, on fera mieux, en revanche, en matière de rentabilité», dit Vincent Yver. Une belle feuille de route.

Dorian Alinaghi



Lors d'une journée «reconceptions de systèmes» au sein d'une exploitation conventionnelle en polyculture-élevage, les agriculteurs analysent et recherchent des solutions d'innovation afin de valoriser l'exploitation.

© D. A.